

A PROPOS  
DE QUELQUES TOPONYMES OCCITANS  
DANS LES ECRITS ARABES DU MOYEN AGE  
(IX<sup>e</sup> - XIV<sup>e</sup> siècle)

par

Lucien de Benda

---

## A PROPOS DE QUELQUES TOPONYMES OCCITANS

### DANS LES ECRITS ARABES DU MOYEN AGE

(IX<sup>e</sup> - XIV<sup>e</sup> siècle)

---

Nous ne sommes pas les premiers à nous intéresser aux noms de lieux occitans conservés dans les écrits arabes du Moyen Age. Des savants français comme Joseph-Toussaint Reinaud et le baron Mac Guckin de Slane, qui ont édité en 1840 le texte arabe de la Géographie de 'Abû-1-Fidâ' (XIV<sup>e</sup> siècle), en ont présenté les premiers échantillons (1). A la même époque, Pierre-Amédée Jaubert, publiant la traduction française de l'ouvrage du célèbre géographe arabe 'Idrîsî (XII<sup>e</sup> siècle), a présenté à son tour un bon nombre de toponymes français et parmi eux ceux de la France Méridionale (2). En 1882, L.M. Devic publia un article sur "*Les villes de la France Méridionale au Moyen Age d'après Les géographes arabes*" (3). Mais s'il en a parlé, d'après son propre aveu, "à titre de curiosité", il a négligé le côté philologique de la question. Egalement au cours du XIX<sup>e</sup> siècle les savants espagnols qui avaient entrepris l'immense tâche d'édition de la littérature arabe concernant la Péninsule ibérique, ont été amenés à s'intéresser à la toponymie de la région pyrénéenne et du Midi de la France.

Il suffit de rappeler le nom d'Eduardo Saavedra qui tout en récapitulant les points de vue sur la géographie d'Espagne de 'Idrîsî s'était aussi vivement intéressé à la partie traitant de la France Méridionale et a contribué à l'éclaircissement de quelques sujets qui prêtaient à équivoque (4).

Sans parler pour l'instant d'autres savants auxquels nous nous référerons au cours de cet exposé, nous trouvons actuellement une importante contribution à notre problème dans les travaux de MM.

Bosch Vilá (5), Dubler (6), Hernández Jiménez (7), grâce à qui j'ai pu mettre au point un certain nombre de données concernant notre sujet. Le travail de M. Lévi-Provençal occupe dans cet article une place spéciale. Dans l'édition de l'ouvrage d'un compilateur du XIII<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle. Himyarî, M. Lévi-Provençal a très heureusement inséré les fragments de Bakrî (XI<sup>e</sup> siècle), qu'il a découverts à la bibliothèque de la mosquée d'al-Qarawîyn à Fez et dont Himyarî ne s'était pas servi dans sa compilation. Ce sont ces fragments d'un intérêt capital qui nous ont donné les formes du XI<sup>e</sup> siècle des noms de lieux comme Nîmes et Toulouse (8).

Si tous ces savants se sont occupés des noms de lieux du Midi de la France à titre d'orientalistes, d'historiens ou de géographes, je voudrais essayer de tirer de leurs recherches quelques renseignements linguistiques.

Ce qui m'intéresse, en effet, ce n'est pas la question de savoir comment les auteurs arabes appelaient telle ou telle localité, mais seulement de connaître dans quelle mesure la tradition littéraire arabe du Moyen Age refléterait l'état phonétique des toponymes occitans d'alors. A ce point de vue mon attention sera attirée davantage par les formes qui transcriraient simplement les vocables romans que par les noms d'aspect arabe, bien qu'ils puissent piquer notre curiosité au point de vue historique. Un nom comme "haykal az-zuhra" présente pour notre étude beaucoup moins d'intérêt que par ex. le mot "burdâl" parce que le premier n'est qu'une traduction arabe du toponyme ancien de Port-Vendres, tandis que la forme "burdâl" enregistre à une certaine époque, probablement d'une façon assez fidèle, la prononciation du nom actuel de Bordeaux.

Aussi je ne tente nullement de faire un répertoire complet de noms de lieux occitans transmis par la tradition littéraire arabe. Je voudrais seulement faire voir aux non-orientalistes comment les choses "se passent" du point de vue arabe, afin qu'ils puissent juger par eux-mêmes combien il y a nécessairement d'arbitraire dans la présentation de données arabes venant à l'aide d'autres disciplines, si l'on ne tient pas compte de certaines caractéristiques des langues et aussi des systèmes graphiques des Sémites.

Les racines des mots sémitiques, on le sait, sont seulement consonantiques et l'on a l'impression que les voyelles n'y jouent qu'un rôle tout à fait secondaire. C'est pourquoi toutes les écritures sémitiques, à quelques exceptions près, n'ont cherché qu'à noter les consonnes, et si elles essayaient en même temps d'enregistrer les voyelles, ce n'étaient que des longues et des diphtongues, rendues par deux signes consonantiques : W et Y, pour noter respectivement : û - ô et î - ê. Si, enfin, on est parvenu à la notation des voyelles brèves, ce n'est qu'une invention relativement récente et d'une ap-

plication particulière. C'est dans la même voie que fatalement s'était aussi engagée l'écriture arabe. Mais puisqu'elle était la dernière née, la plus récente des transformations du vieil alphabet araméen, elle a fait sienne, l'application du signe consonantique nommé 'alif ( $\alpha$ ), pour noter l'a long (â). D'ailleurs l'arabe classique connaît seulement trois voyelles fondamentales : u, i, a, avec leurs correspondantes longues : û, î, â.

Son système consonantique, par contre, dispose de 28 phonèmes :

m - me labio-nasale, b - occlusive labiale sonore, f - spirante labio-dentale sourde,

d - occlusive dentale sonore, t - occlusive dentale sourde

ḏ - occlusive alvéolaire emphatique sonore, ṭ - occlusive alvéolaire emphatique sourde,

ḏ - spirante interdentale sonore, ṭ - spirante interdentale sourde,

z - spirante interdentale emphatique sonore,

n - nasale, r - vibrante apicale, l - liquide latérale,

z - sifflante sonore, s - sifflante sourde, ṣ - sifflante emphatique sourde,

ṣ - chuintante sourde,

ḡ - affriquée sonore,

k - occlusive postpalatale sourde, q - occlusive uvulaire-sourde,

ḡ - spirante vélaire sonore, ḥ - spirante vélaire sourde

ʿ - (ʿayn) spirante pharyngale sonore, ḥ - spirante pharyngale sourde,

h - souffle laryngal sourd.

ʾ - occlusive glottale,

w et y - dites semi-voyelles.

Le présent article n'étant pas destiné aux orientalistes, la graphie arabe des mots qui nous intéressent sera présentée en caractères latins. Comme transcription j'adopte en principe celle de la Société Asiatique (10) avec quelques modifications, afin de rendre plus clairs certains points de mon exposé. Cette transcription sera donnée sous deux formes légèrement différentes : Une *translittération* que j'ai imaginée pour présenter le plus fidèlement possible la graphie originale des mots transmis, et une *transcription* phonétique pour figurer leur "prononciation".

Les éléments de *translittération* sont constitués des lettres majuscules. Les lettres minuscules, qui doivent représenter les voyelles dans le corps des mots, signifient qu'elles ont été écrites en dehors du tracé consonantique.

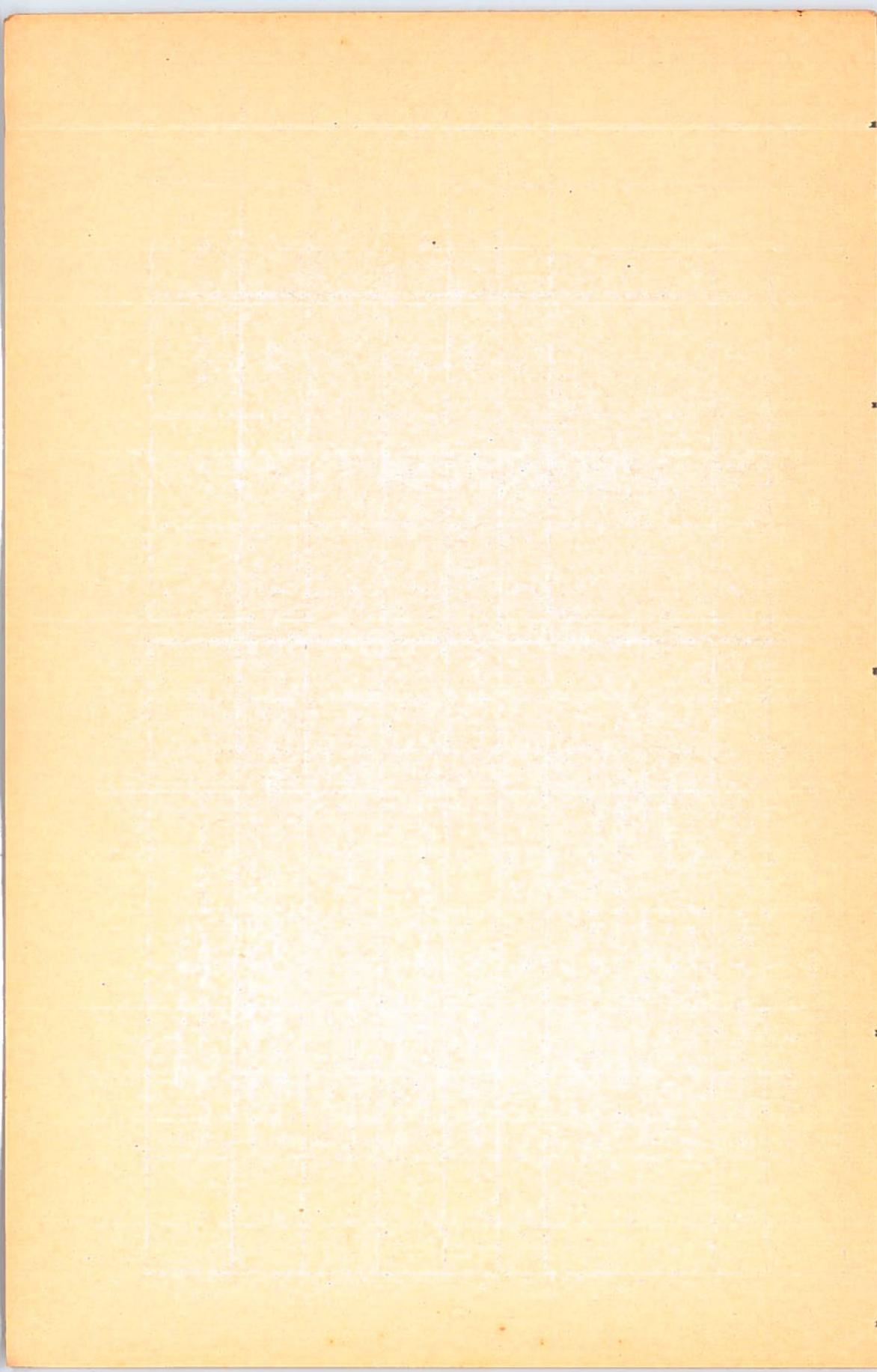
Les éléments de *transcription* sont tous rendus en minuscule, à l'exception des noms des écrivains arabes cités.

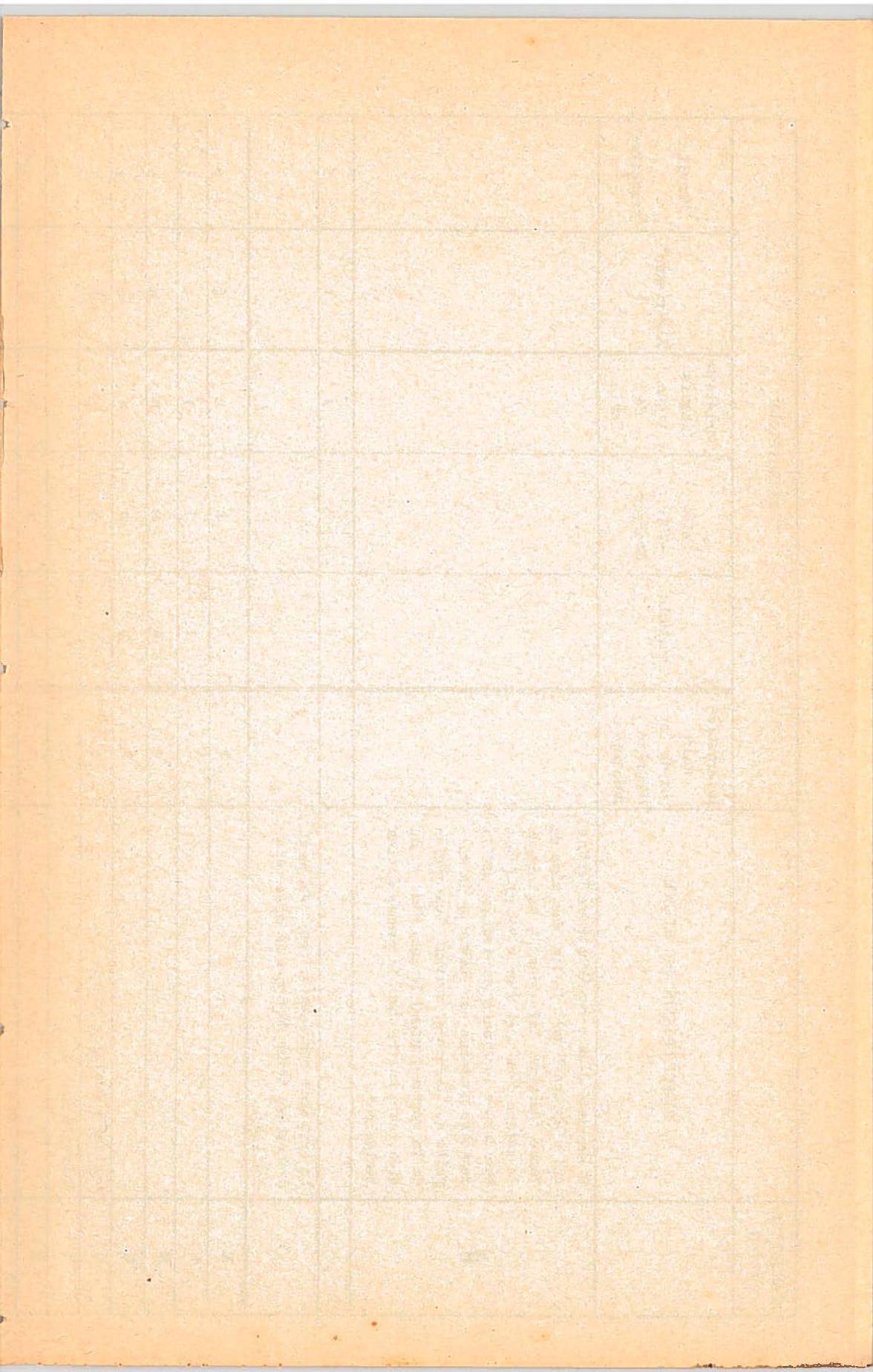
L'ordre des signes du tableau des équivalents de la translittération et des transcriptions est celui de l'alphabet latin, bien qu'il y ait



TRANSLITTE- RATION	DESCRIPTION DU SIGNE	TRANSCRIPTION					
		Internatio- nale ou de la Société Asiatique	"espagnole	Celle d'A. Steiger	Société de Linguis- tique de Paris	"Algérienne"	Usuelle "française"
	L'esprit doux = l'occlusive glottale, appelée en arabe hamza (piqûre). Ce signe est souvent omis dans l'écriture, mais on le restitue dans la transcription						
α	L'alpha grec représente dans la translittération le 'alif arabe, signe purement orthographique, dépourvu de toute valeur phonétique. Il sert à "supporter" la hamza, elle-même rarement écrite. Comme "mater lectionis" il note le a long (â).						
α̃	L'alpha avec l'accent circonflexe grec représente le 'alif avec le signe de prolongation qui lui donne la valeur d'une hamza + â.	'â	'â	'â	'â	'â	a
a		a	a	a	a	a	a
B		b	b	b	b	b	b

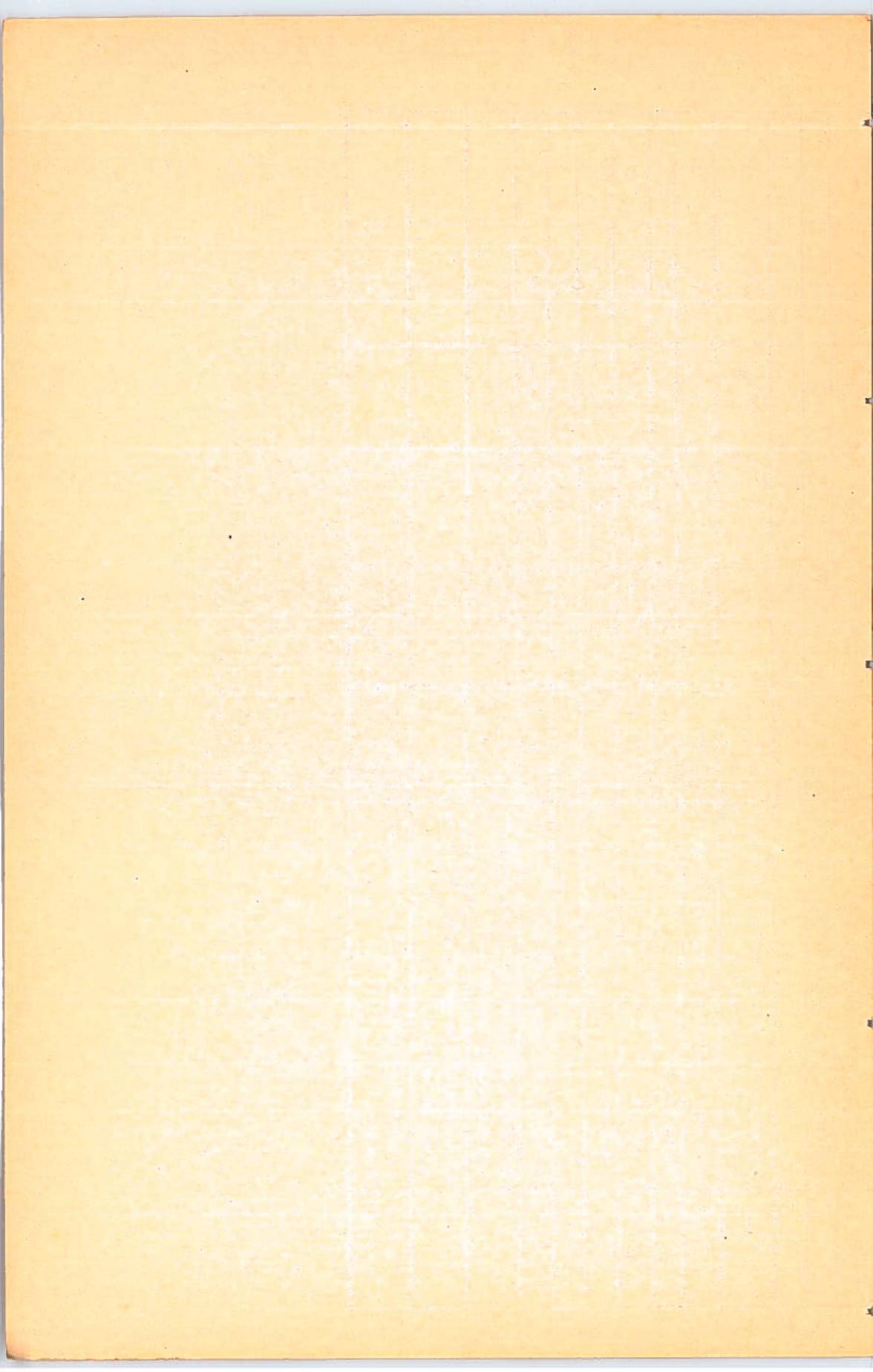
D		d	d	d	d	d	d
D	spirante interdentale sonore, comparable au th anglais de "this"	<u>d</u>	<u>d</u>	ɗ	ā, d̄	dh	dh
D	Occlusive alvéolaire sonore emphatique	<u>ḍ</u>	<u>ḍ</u>	<u>ḍ</u>	<u>ḍ</u>	d'	d
E	Pour bien spécifier dans la translittération qu'il ne s'agit pas d'un signe accessoire, l'ε grec représente la consonne 'ayn, obtenue par une constriction du larynx. La transcription doit conserver le grec, consacré par l'usage.	ε	ε	ε	ε	ε	ε
F		f	f	f	f	f	f
Ǧ	Affriquée sonore = dj.	ǧ (10 bis)	ǧ, ch	ǧ	ǧ, ǧ	j	j
Ǧ	Spirante vélaire sonore, comparable à l'r grassayé parisien	ǧ	ǧ	ǧ	ǧ, ǧ	gh	gh
H	Souffle laryngal assez semblable au h anglais	h	h	h	h	h	h
Ḥ	Spirante pharyngale sourde, articulée avec une forte pression des cordes vocales	<u>ḥ</u>	<u>ḥ</u>	<u>ḥ</u>	<u>ḥ</u> , ḥ	h'	h
Ḥ	Spirante vélaire sourde, assez semblable au ch allemand de "Buch".	<u>ḥ</u>	j	x	<u>ḥ</u> , <u>ḥ</u> , <u>ḥ</u>	kh	kh





TRANSLITTE- RATION	DESCRIPTION DU SIGNE	TRANSCRIPTION					
		Internatio- nale ou de la Société Asiatique	Espagnole	Celle d'A. Steiger	Société de Linguis- tique de Paris	'Algérienne'	Usuelle 'française'
Ĥ	H surmonté d'un t représente une lettre qui n'apparaît qu'à la fin des noms de forme féminine. Elle tient à la fois de la nature d'un t et d'un h "muet". C'est une "mater lectionis" qui indique que la dernière consonne est suivie de la voyelle a. Elle-même, suivant les règles de la syntaxe, prend le son d'un t ou bien reste muette dans la prononciation "vulgaire".						
i		i	i	i	i	i	i
(l)	Le $\text{ل}$ doit représenter tout élément d'écriture arabe dépourvu de signes diacritiques.						
K		k	k	k	k	k	k
L		l	l	l	l	l	l
M		m	m	m	m	m	m
N		n	n	n	n	n	n
Q	Occlusive uvulaire sourde	q <sup>(D<sup>ter</sup>)</sup>	q	q	q	q	q
R	Vibrante apicale	r	r	r	r	r	r
S		s	s	s	s	s	s,ss

S	Sifflante sourde emphatique	ṣ	ṣ	ṣ	ṣ	ç	ç, ss
S	Chuintante sourde = ch français	š	š, x	š	š	ch	ch
T		t	t	t	t	t	t
Ṭ	Spirante interdentale sourde, comparable au th anglais de "Smith".	ṭ	ṭ	θ	ṭ, ṭ	th	th
Ṭ	Occlusive alvéolaire sourde emphatique	ṭ	ṭ	ṭ	ṭ	ṭ	ṭ
u	(ou français)	u	u	u	u	u	o
W	w anglais	w	w	w	u	w	w, ou
Y	J allemand	y	y	j	i	y	y
Z		z	z	z	z	z	z
Ẓ	Spirante interdentale emphatique sonore	ẓ	ẓ	ẓ	ẓ, ḍ	dh	z
-	Trait horizontal au-dessus d'une lettre indique qu'elle est double.						
∞	Ce signe spécifie que la lettre n'est pas suivie de voyelle.						
( )	La parenthèse indique qu'un élément est douteux.	( )					



quatre signes empruntés à l'écriture grecque. Je me suis permis d'insérer à ce tableau cinq autres systèmes de transcription pour faciliter au lecteur la comparaison des références.

- (Voir tableau ci-contre) -

L'alphabet arabe, qui par l'intermédiaire de l'écriture nabatéenne, constitue une continuation de l'araméen, est une cursive. La plupart des caractères sont liés entre eux et leurs formes varient légèrement suivant qu'ils se trouvent au début, au milieu, ou à la fin d'un groupe de lettres. Or, c'est dans cette proche parenté avec l'écriture araméenne que consiste la difficulté et tout le côté obscur de la graphie arabe. La langue très archaïsante, qu'est l'arabe, a fait l'emprunt à une écriture propre à noter les sons d'un rameau linguistique apparenté, mais plus évolué, et dont le système consonantique était moins abondant. Dans cette situation les 22 lettres fondamentales de l'antique alphabet araméo-ghananéen devaient suffire à noter les 28 consonnes arabes. Et encore ces 22 lettres, employées dans une cursive très rapide, ont tellement dégénéré que pratiquement on ne disposait plus que d'environ une quinzaine de signes nets. C'est pourquoi les Arabes ont été amenés à inventer des signes diacritiques pour distinguer les caractères. Maintenant, l'oubli d'un seul point peut causer les pires erreurs. Si dans un groupe de lettres manquent plusieurs points diacritiques ou s'ils ne se trouvent pas à leur place il y a toujours plusieurs hypothèses à envisager pour leur déchiffrement et l'interprétation du texte. Outre les points diacritiques les grammairiens arabes ont ajouté aux lettres fondamentales de l'alphabet quelques signes complémentaires comme celui de l'attaque vocalique (◌ - hamza), celui de gémination (redoublement de lettre), celui de l'absence de voyelle (◌◌), et puis trois signes de voyelles courtes: u, i, a. Si les signes diacritiques ont fini par constituer une partie intégrante du tracé des caractères, la notation des voyelles brèves avec d'autres signes complémentaires, considérée comme facultative et à vrai dire n'appartenant jamais à l'alphabet lui-même, est en pratique négligée (11).

Les voyelles sont notées, telle une ornementation, en dehors de la charpente consonantique du mot. Elles sont disposées au-dessus et au-dessous de la ligne d'écriture. Pour écrire par ex. le nom de Mahomet on procède de la façon suivante: on trace d'abord les consonnes MHMD, puis on ajoute le signe de gémination à la lettre M: MHMD, et fina-

lement on complète le tout en disposant les signes vocaliques  $\overset{u}{M} \overset{a}{H} \overset{a}{M} D$ , c'est-à-dire Muḥammad, ce que l'on prononce : muḥammad.

Les choses se passent un peu autrement quand entrent en jeu les voyelles longues et les diphtongues. On dispose des trois "mères lectionis" α, W, Y, qui suffisent par elles-mêmes à nous renseigner de la nature de la voyelle notée. L'α sert à marquer à, le W -â, et le Y -î. Par ex. YWNGNY, même sans être complété des signes vocaliques YuWNaNiY, est facilement lu et prononcé yûnânî (ionien, grec). Mais les signes vocaliques, joints à une "mater lectionis" W ou Y, peuvent bien servir à marquer les diphtongues : αIMWSL serait vite déchiffré si l'on y ajoutait les voyelles αaIMaWSiL = al-mawsil (ville de Mossoul).

Pour comprendre le mécanisme de l'orthographe arabe il reste encore un point à expliquer. C'est la manière dont on note la terminaison des noms de forme féminine. Cette terminaison en arabe classique est -atun ou -atu (12), mais dans la prononciation dialectale (vulgaire), suivant les règles de la syntaxe, elle est réduite à -at ou -a. L'écriture la rend toujours par un H qui, muni "ad hoc" de signes diacritiques devient la "mater lectionis" Ḥ. Je ne permets d'insister davantage sur ce fait parce que beaucoup de noms de lieux, considérés comme féminins, sont affectés de cette terminaison qui devient une désinence de pure convention quand elle sert à transcrire les vocables non-arabes. D'ailleurs tout nom arabe, lu à la manière classique, prend une désinence. Ainsi muḥammad doit être prononcé muḥammadun ; yûnânî - yûnânîyûn ; al-mawsil - al-mawsilu. Également les noms féminins, comme LYH = Layla (nuit), MH = makka (la Mecque), sont prononcés rigoureusement en arabe classique : laylatun, makkatu ; ce qui devient tout à fait factice si on l'applique aux noms d'origine étrangère. TLWH = tulûsa devant être lu à la manière classique : tulûṣatu (Toulouse).

C'est la théorie. En pratique, comme on vient de le dire, on n'écrit jamais les voyelles et en lisant un texte le sujet parlant arabe est obligé de les compléter mentalement. Le résultat de cet état de choses c'est qu'un texte ne peut être compris et lu correctement que par un authentique lettré. "Apprendre à vocaliser apprend à penser ; la voyelle dynamise le texte consonantique amorphe et inerte" (13). Toute sa vie - comme l'a dit W. Marçais - l'arabisant, écreuil en cage, tourne dans ce cercle vicieux qu'il doit restituer les voyelles non écrites pour comprendre un texte et qu'il lui faut l'avoir compris pour les restituer. En fait, un lettré musulman ne lit jamais très couramment une page d'arabe. Il la déchiffre toujours avec plus ou moins de facilité et de succès, suivant le degré de ses connaissances (14). D'autre part, il faut remarquer, le manque de signes distincts pour les voyelles a relativement peu d'inconvénients. Un arabophone lisant un texte "facile" n'a que peu de peine à suppléer les voyelles. D'ailleurs les voyelles courtes ne constituent pas toujours

en elles-mêmes des oppositions phonologiques. Car, il ne faut pas l'oublier, la langue arabe présente depuis toujours un double aspect : l'arabe classique - langue écrite, et l'arabe dialectal - langue parlée. Le consonantisme étant resté très ferme dans l'évolution de l'arabe parlé, tandis que les voyelles n'ont pas cessé d'évoluer, suivant les dialectes, un texte non vocalisé peut à la rigueur se lire autrement qu'avec la prononciation classique. Pourtant le lecteur arabe est gêné par l'absence de signes vocaliques, surtout quand il a à lire un texte "plus difficile", savant ou religieux. C'est pourquoi dans le souci de conserver rigoureusement exacte la prononciation de la parole de Dieu, les exemplaires du Coran sont toujours voyellés. Il est aussi d'usage de voyeller les textes de l'ancienne poésie. La vocalisation sert aussi à l'enseignement. Mais l'ensemble des manuscrits et surtout des imprimés arabes est écrit sans voyelles et sans d'autres signes auxiliaires (15). Le lecteur arabe se trouve particulièrement gêné quand il a à lire des mots qui sont d'origine étrangère : des noms propres et des termes géographiques étrangers. Déjà transcrire en arabe un vocable étranger n'est pas une chose facile, par ex. un mot provenant des langues indo-européennes. Vu la pauvreté du système vocalique arabe, toutes les voyelles d'un mot étranger sont réduites aux trois timbres : u, i, a. Ce n'est pas tout. Malgré son abondance, le système consonantique arabe manque aussi de certains phonèmes. Par exemple il ne possède point d'équivalents des v, p, ç et g (occlusive) des langues romanes. Pour les transcrire l'arabe cherche à leur substituer des "semblables".

De façon générale il y a une certaine confusion quant aux deux premières consonnes. D'abord le p du sémitique commun est passé en arabe sous le son d'un f. Par ex. : hébreu, *plîštîm* (Philistins) = arabe, *filastîn* (Palestine).

Egalement le p des autres groupes linguistiques devait régulièrement correspondre à l'f arabe. A l'exemple, souvent cité, des correspondances avec le grec : Πλάτων > 'aflâtûn, on pourrait ajouter : Πυθαγόρας > fîtâgûrus, ψήφαις > fusayfisâ (mosaïque), Εὐρώπη > 'urûfâ, (ἐπι-)σκοπος > 'usqûf (évêque), etc... Mais à côté de la correspondance p > f, on rencontre presque aussi souvent p > b : Πτολεμαῖος > BTIMYWS = butulumiûs, Πύργος > BRG = burg (tour), Ἰπποκράτης > α̣BQRT = '(i)bbuqrât ou BQRT = buqrât, Κλαυδάρα > QLWBTRH = qalawbata, etc...

Si vis-à-vis du grec l'arabe présente des variations, dans les emprunts faits aux langues romanes il semble noter régulièrement un b à la place du p : Palermo > BLRM = balarm, Pavia > BQBYH = bâbiya, Trapani > CTROBNS = '(a)trâban(i)š, Pamplona > ENBLWH = banbalûna, Portugal > BRTQAL = burtuqâl, Hispania > α̣SBQNYH = 'ishâniya, port (un col dans la montagne) > BRT = burt, Provence > BRNSH = (vocalisation inconnue), Peitou (Poitou) > BYTW = bîtû (baytû ?), etc...

Quant à la transcription du *v* roman, l'arabe le rend tantôt par l'occlusive sonore *b*, tantôt par la spirante sourde *f*. Pour transcrire les vocables ibériques l'arabe semble noter régulièrement le *v* par un *b* : València > BINSYH = balansiya, Elvira > ALBYRH = 'ilbîra, Talavera > TLBYRH = talabîra, Murviedro > MuRBYTRu = murb(i)y(a)tru, etc... (16)

Comme par un contre-coup on connaît aussi les exemples *b* arabe > *v* espagnol : ASBYLYH = 'isbiliya > Sevilla, QWNH = 'ômaba > (WLBH = walba >) Huelva, QEH RBQH = qal'at rabâh > Calatrava.

Le traitement du *v* provenant des autres domaines du roman semble dépendre du temps et du lieu où l'adaptation s'était opérée.

Ibn Hayyân, auteur arabe du XI<sup>e</sup> siècle, originaire de Cordoue, en relatant les faits du VIII<sup>e</sup> siècle, enregistre le nom d'Avignon sous la forme  $\alpha(B)NYWN$ , mais 'Idrîsî, au cours du XII<sup>e</sup> siècle, a transmis le même nom  $\alpha FYNWN$  ( $\alpha FNYWN$  ?). Mettant, pour le moment, à part les difficultés paléographiques de la lecture de ces deux formes (17), nous pouvons admettre que Ibn Hayyân a, suivant la tradition espagnole, rendu le *v* par un *b* : Avenione (18) > 'a(bi)nyûn, tandis que 'Idrîsî, qui avait l'habitude d'enregistrer les noms d'après les renseignements directs, tâchait de distinguer la spirante d'une occlusive. Puisque l'arabe ne dispose pas d'une spirante sonore *v*, il l'a rendue par la spirante sourde *f* : Avinione (19) >  $\alpha FYNWN$ . Peut-être, quand il s'agit des emprunts d'une certaine antiquité le *v* est rendu par *b*. Probablement le mot hybride de la basse latinité (para-)veredus (cheval de relais) > barîd (poste), vulcanus > burkân, Slavi < Sclavi < Σκλάβοι [-βοι = vi] > saqlab (Slaves). Le même 'Idrîsî nous transmet le nom de Provence > BRNSH, c'est à dire il rend le *v* par le *b*. Quoique nous ne connaissions pas ce nom chez d'autres écrivains arabes avant 'Idrîsî, on peut supposer que le vocable était depuis une certaine époque connu des Arabes sous cette forme parce qu'en provençal ancien la chute de la fricative semble bien avoir été la règle (20), d'où encore au XIII<sup>e</sup> siècle Provincia > Proensa, et ce n'est qu'à partir du XIV<sup>e</sup> siècle qu'on rencontre les formes Provensa, Prouvenso (21). Par contre quand il s'agit des adaptations plus récentes le *v* serait rendu par un *f*. Parmi les noms de lieux de France on pourrait citer d'après 'Idrîsî : Beauvoir < Belveir > BLFYR = balfir, et Blaye < Blavia >  $\alpha B\alpha FYH$  = 'iblâfiya.

Mais 'Idrîsî transcrit également *v* > *b* au début des mots : Vienne (Isère) > BYONH = biyâna, et Valence (Drôme) > BINSYH = balansiya.

Si l'arabe classique du Moyen Age notait concurremment par un *f* à la fois *p* et *v*, et rendait les mêmes phonèmes également par un *b*, suivant les époques et les régions, dans l'usage moderne de l'arabe littéraire on rend le *p* par un *b*, et le *v* par un *f*. Aussi l'Europe n'est plus 'urûfâ, mais 'ûrûba ou 'ûrubbâ. Un nom comme Eva Peron parut orthographié sur les manchettes de la presse arabe :  $\alpha YR\alpha BYRW$  = 'îfâ bîrûn.

Quant aux phonèmes č (tch) et g (g occlusive) du roman, l'arabe les rendait également par des "semblables". Par ex. : La Rochelle, où ch doit être anciennement une affriquée č < Rochella > RČOČH, voire même RuČOČH = ruččála (22). Cet exemple nous fait voir que 'Idrisi avait peut-être, voulu par le redoublement de la lettre Č, assourdir le son č et le rapprocher davantage du phonème č (23). Le g est noté Ğ, Q et même parfois K. Gascogne > ĞSKWNYH = gaškuniya, La Gaule > ĞOLS = gâlis, Burgos et Périgueux > BRGS = burgus ; mais Maguelonne > MOLWNH = m(a)q(a)lûna.

